

ciation. Le premier terme seulement fut acquitté.

On ne peut se dissimuler qu'il n'y ait eu une très-grande injustice, et dans l'estimation qui a été faite, et dans le mode du paiement, et dans les retards. L'état de Pensylvanie a un trop grand respect pour les propriétés, et trop d'attachement à la justice pour ne pas réparer un jour ses torts envers la famille de Penn, qui ne subsiste plus maintenant qu'aux dépens de la nation angloise (1).

(1) Le parlement d'Angleterre a, par un acte du mois de mai 1790, fixé la pension de cette famille à 4000 livres sterlings. Ses pertes ont été estimées à 500,020,000 livres sterlings.

C'est une des charges à ajouter aux pertes immenses faites par l'Angleterre dans la guerre d'Amérique, et aux dédommagemens qu'elle a accordés aux loyalistes. Le compte de ces derniers vient d'être enfin fixé,

Ils portoient leurs réclamations à 10,358,413 liv. sterl.

Le parlement ne leur a accordé que 3,033,091

On ne leur avoit payé, en 1790,

que . . . . . 2,096,326

Il leur restoit dû . . . . . 936,091

On ne peut se refuser à louer ici la magnanimité du peuple anglois, et son esprit de justice. Il est peu de gouvernemens libres, il n'en est point de despotiques qui, à la

LETTRE XXVIII.

---



---

LETTRE XXVIII.

*Sur les divers passages du défrichement à la parfaite culture des terres de la Pensylvanie, et sur la diversité des mœurs, des goûts et des moyens des divers Cultivateurs.*

JUSQU'À présent, mon cher ami, je ne vous ai parlé que de fermes bien montées, de terres en pleine valeur, et dans le voisinage des villes. Il faut se transporter plus loin; il faut s'enfoncer dans les forêts; il faut observer l'homme isolé, la hâche à la main, abattant ces vieux chênes qu'avoient respectés les sauvages, et les remplaçant par l'humble épi de blé. Il faut suivre cet homme dans ses progrès, ses développemens; il faut observer le changement qu'éprouve sa cabane, lorsqu'elle devient le centre de vingt autres cabanes, qui s'élèvent

---

suite d'une guerre malheureuse et excessivement dispendieuse, eussent ainsi dédommagé leurs partisans ruinés, et dont on pouvoit, ou étouffer, ou mépriser les cris. Cet esprit de justice est un résultat infaillible de l'esprit de liberté.

Tome II.

G

autour d'elle. Un cultivateur américain m'a communiqué les principaux traits du tableau rural que vous allez voir (1).

Le premier planteur, ou celui qui commence les établissemens dans les bois, est presque toujours un homme qui a perdu sa fortune et son crédit dans la partie cultivée de l'état; il émigre ordinairement au mois d'avril. Son premier travail a pour objet de construire une petite cabane de bois pour lui et sa famille; le toit en est de bois grossièrement coupé, et le fond de terre; elle est éclairée par la porte, et quelquefois par une petite croisée de papier graissé. Un bâtiment, plus mesquin encore, joignant à la cabane, donne l'abri à une vache et à deux pauvres chevaux. A peine a-t-il fini cette légère construction, qu'il attaque tous les arbres voisins de sa cabane; les arracher en entier, exigeroit trop d'efforts, il se borne à les couper à deux ou trois pieds de terre. L'espace qui est autour est alors labouré et semé de maïs; c'est au mois de mai qu'il

---

(1) Une partie des réflexions qui suivent a été depuis imprimée, et traduit en françois avec inexactitude et une infidélité réfléchie.

seme. Ce sol étant vierge demande peu de culture; dans le mois d'octobre suivant, on recueille depuis quarante jusqu'à cinquante boisseaux (1) par acre. Dès le mois de septembre, ce blé fournit à la famille une nourriture abondante et même agréable; tendre alors, on le rotit. La chasse et la pêche, avec une petite quantité de grain, suffisent pendant l'hiver à la subsistance de cette famille, tandis que les vaches et les chevaux de notre planteur paissent l'herbe maigre et sauvage des bois, ou les rejetons succulens des arbres. Pendant le cours de cette première année, ce planteur endure la faim, le froid; il est exposé à une foule d'accidens, mais il les supporte sans murmurer, et n'en est point abattu. Voisin des sauvages, il emprunte une partie de leurs mœurs. Ses travaux sont violens, mais ils sont coupés par de longs intervalles de repos; ses plaisirs consistent dans la pêche et la chasse; il aime les liqueurs spiritueuses, il mange, boit et dort, dans l'ordure de sa petite cabane.

Ainsi s'écoulent les trois premières années de notre planteur, dans la paresse, l'indé-

---

(1) Le boisseau est de soixante livres angloises.

pendance et la variation des plaisirs et des travaux. Mais la population augmente insensiblement autour de lui, alors son chagrin commence. Son troupeau pouvoit jadis se répandre au loin, pour paître à son aise; ses voisins le pressent maintenant de le retenir par des haies, dans les bornes de son petit domaine. Jadis les animaux sauvages fournissoient à la subsistance de sa famille, ils fuient maintenant un pays qui se peuple d'hommes, et par conséquent d'ennemis; il faut donc qu'il élève des animaux domestiques, pour suppléer à cette première ressource. Une société qui s'augmente, entraîne après elle une police et des impôts, l'appareil des loix, et rien ne révolte plus notre indépendant planteur, que toutes ces entraves. Il ne sauroit se décider à sacrifier un seul de ses droits naturels, pour tous les bienfaits du gouvernement; il abandonne donc son petit établissement, et va chercher une seconde retraite dans le fond des bois, où, seul, il recommence ses premiers travaux, et crée un terrain à la culture. Tel est l'attrait de l'indépendance, que plusieurs hommes ont défriché des terres, jusqu'à quatre fois, dans les différentes parties de cet état.

On a remarqué que la prédication de l'évangile augmentoit toujours les émigrations de cette classe d'hommes, et cela n'est pas surprenant, si nous considérons combien ses préceptes sont opposés à la licence de leur vie. Ce premier planteur peut retirer, s'il est propriétaire, un bon prix du morceau de terre qu'il avoit commencé à cultiver; mais s'il n'étoit que locataire, ce qui arrive souvent, il l'abandonne avec des dettes. Cependant les soins qu'il y a donnés, font rechercher cet établissement par une seconde espèce de planteurs ou cultivateurs.

En général, ce second planteur a des moyens, il paie comptant le tiers ou le quart de sa plantation, qui consiste en trois ou quatre cents acres; le reste, il le paie en *installments* ou annuités, selon l'expression du pays, c'est-à-dire qu'il donne chaque année une certaine somme, sans intérêt, jusqu'au parfait paiement. Le premier travail de cet homme est d'ajouter à sa cabane une nouvelle construction de bois mieux charpenté. La scie étant ordinairement en usage dans les établissemens voisins, ses planchers sont faits en bois, et son toit de ce que l'on appelle *clapboards*, qui sont une espèce de lattes

épaisses, tirées des troncs de chêne fendus. Cette maison a deux étages. Il se forme ensuite une petite prairie, et plante un verger de deux ou trois cents pommiers. Son étale est également augmentée, et, dans le cours d'une année, il construit en bois une grange spacieuse, qu'il couvre de paille de seigle; il augmente la quantité de ses terres labourables, et au lieu de ne cultiver que du blé d'inde, il recueille une quantité de froment et de seigle : le dernier est destiné principalement pour faire du whisky. Ce planteur ne tire pas du sein de la terre tout ce qu'elle pourroit lui fournir. Ses champs mal labourés, jamais fumés, ne donnent qu'une médiocre récolte; son troupeau, en enfonçant ses haies mal closes, et foulant ses grains, détruit souvent l'espérance de l'année. Ses chevaux ne peuvent faire que la moitié du travail dont ils seroient capables, s'ils étoient mieux nourris; et il arrive fort souvent que son troupeau meurt de faim au printemps, par le défaut de provisions et le retard de la pousse des herbes. Sa maison et sa ferme n'offrent pas des preuves de son industrie et de son aisance; ses fenêtres ne sont point vitrées, de vieux chapeaux ou

de vieux chifons remplacent les vitres qui n'existent plus. Rarement les hommes de cette classe sont-ils bons citoyens et religieux. Quoiqu'ils aient les idées routinières de religion, que l'on enseigne à l'enfance, ils ne sont pas empressés de contribuer à la construction d'une église, ou à l'entretien d'un culte et d'un ministre. Ils ne sont pas mieux disposés pour le gouvernement civil. Malgré leur vif attachement à la liberté, ils refusent de supporter leur part des dettes qu'il a fallu contracter, pour l'établir dans ce pays. Ils aiment beaucoup la société; ils boivent quelquefois jusqu'à l'excès des liqueurs spiritueuses; ils passeront volontiers un jour ou deux chaque semaine, pour assister aux assemblées politiques. Ainsi, ils contractent des dettes qui les forcent à vendre leur plantation, après quelques années, au planteur de la troisième et dernière classe.

C'est ordinairement un homme aisé et d'un esprit cultivé, quelquefois le fils d'un riche fermier, dans un des anciens comtés de l'intérieur de l'état. Son premier objet est de convertir en prairie chaque partie de terre, sur laquelle il peut conduire de l'eau. Si cette opération est impossible, il convertit

les parties les plus fertiles en prés, par le moyen des engrais; ensuite il bâtit une grange, en pierres, s'il est possible: elle a quelquefois cent pieds de front, sur quarante de profondeur (1). Bien fermée, elle défend du froid le troupeau et les chevaux, qui mangent moins, étant tenus chaudement, que quand ils sont exposés au froid. Usant également d'économie dans la consommation de bois, il emploie les fourneaux économiques, et s'épargne un travail immense, pour couper et charier du bois, dans les temps froids et pluvieux de cette saison. Ses haies, bien réparées, mettent ses grains à l'abri des ravages des troupeaux voisins. Il augmente les objets de sa culture, et outre le bled, le froment et le seigle, il récolte encore de l'avoine, du sarrazin. Près de sa maison, il forme un jardin d'une acre ou deux, qui lui donne une grande quantité de choux, de pommes de terre et de navets. Près de la source qui lui fournit de l'eau, il bâtit une chambre à lait.

(1) On a fait cette remarque sur les Pénsvlaniens et les habitans de Massasuchett, que les granges des premiers sont plus grandes et plus belles que leurs maisons; c'est l'inverse chez les autres.

Le nombre de ses arbres fruitiers augmente chaque année; il en améliore la qualité. Ses garçons travaillent toujours à ses côtés, sa femme et ses filles quittent leur rouet journalier, pour les travaux de la moisson. Le dernier objet de son industrie est de bâtir une maison pour son propre usage. Cette affaire demande quelquefois le cours de sa vie; mais le plus souvent il en laisse l'achèvement à son fils ou à celui qui lui succède. De-là le proverbe, parmi ces fermiers, que le fils doit commencer par où le père a fini, c'est-à-dire qu'il doit commencer, en entrant dans la plantation, à se bâtir une habitation commode, analogue à la valeur et à l'importance de ce bien. Ce bâtiment est généralement en pierres; il est vaste, bien ordonné, et rempli des meubles utiles et nécessaires. Il communique quelquefois à celui du second planteur, mais souvent il en est séparé par une petite distance. Ses chevaux et son troupeau prouvent par leur embonpoint, leur force et leur fécondité, qu'ils sont aussi bien soignés que bien nourris. Sa table abonde en mets délicats et variés. Le miel et le lait coulent dans sa cuisine; la bière, le cidre et le vin sont

les boissons ordinaires de sa famille, et ce sont sa femme et ses filles qui fabriquent la plupart des vêtements qu'ils portent tous. A mesure qu'il s'enrichit, il attache plus de valeur à la protection des loix, il paie exactement sa taxe aux commis du gouvernement; il contribue à l'entretien des églises et des écoles, seuls moyens d'assurer l'ordre et la tranquillité.

Les deux tiers des fermiers de Pensylvanie, appartiennent à cette classe de cultivateurs; c'est à eux que cet état doit son ancienne réputation et son importance. S'ils ont moins de finesse que leurs voisins du midi, qui font cultiver leurs terres par des esclaves, ils ont plus de vertus républicaines. Ce fut de leurs fermes que les armées américaines et françaises tirèrent principalement leur subsistance pendant la dernière révolution; ce fut de leur produit que provinrent ces millions de piastres rapportées de la Havane, après l'année 1780; millions qui furent le fondement de la banque de l'Amérique septentrionale, laquelle entretint l'armée américaine, jusqu'à la paix de Paris.

Voilà un foible tableau du bonheur d'un fermier de Pensylvanie; bonheur auquel cet

état appelle les hommes de tous pays et de toute religion. Ce ne sont pas les plaisirs, ni de l'Arcadie des poètes, ni des grandes villes de l'Europe, qu'il offre aux émigrans; mais il promet à la patience, à l'industrie, au travail, l'abondance, l'indépendance et le bonheur. Le prix modéré des terres, le crédit que la prudence permet, et la sûreté que les cours de justice donnent à toutes les sortes de propriétés, mettant ces biens à la portée de tout le monde.

Il est facile maintenant de fixer les caractères qui marquent le passage de la vie sauvage à la vie civilisée. Le premier planteur ressemble au sauvage Indien, dans ses mœurs et ses manières: le second s'en éloigne davantage: le troisième présente l'état de civilisation complète, et c'est à lui seul que peut être proprement appliqué le titre de fermier ou cultivateur.

En parlant des vices du premier et second planteur, il est juste de parler également de leurs vertus. Leurs besoins mutuels produisent entr'eux une dépendance mutuelle: de-là résulte qu'ils sont obligeans et affectionnés les uns envers les autres. — Leur solitude leur rend les visites